

lui eut crié son nom par le vastas-tas.

Quand ils furent arrivés tous trois en haut de l'escalier, dont l'ascension avait été aussi longue que difficile, Schannard trouva la clef sur la porte de sa chambre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Rodolphe.

— Je n'y comprends rien, murmura-t-il, je trouve sur ma porte la clef que j'avais emportée ce matin. Ah ! nous allons bien voir. Je l'avais mise dans ma poche. Eh ! parbleu ! la voilà encore ! s'écria-t-il en montrant une clef.

— C'est de la magie !
— De la fantasmagorie, dit Coline.

— De la fantaisie, ajouta Rodolphe.

— Mais, reprit Schannard, dont la voix accusait un commencement de terreur, entendez-vous ?

— Quoi ?
— Quoi ?

— Mon piano, qui joue tout seul, *ut, la mi ré do, la si sol ré*. Grodieu de ré, va ! il sera toujours faux.

— Mais ce n'est pas chez vous sans doute, lui dit Rodolphe, qui ajouta bas à l'oreille de Coline sur qui il appuya lourdement, il est gris.

— Je le crois. D'abord, ce n'est pas un piano, c'est une flûte.

— Mais, vous aussi, vous êtes gris, mon cher, répondit le poète au philosophe, qui s'était assis sur le carré. C'est un violon.

— Un vio... Peuh ! Dis donc, Schannard, bredouilla Coline en tirant son ami par les jambes, elle est bonne, cella-là ! voilà Monsieur qui prétend que c'est un vio...

— Saorebleu ! s'écria Schannard au comble de l'épouvante, mon piano joue toujours : c'est de la magie !

— De la fantasmagorie, huria Coline en laissant tomber une des bouteilles qu'il tenait à la main.

— De la fantaisie, glapit à son tour Rodolphe.

Au milieu de ce chahivari, la porte de la chambre s'ouvrit subitement, et l'on vit paraître sur le seuil un personnage qui tenait à la main un flambeau à trois branches ou brûlant de la bougie rose.

— Que désirez-vous, Messieurs ? demanda-t-il en saluant courtoisement les trois amis.

— Ah ! ciel, qu'ai-je fait ! je me suis trompé ; ce n'est pas ici chez moi, fit Schannard.

— Monsieur, ajoutèrent ensemble Coline et Rodolphe, en s'adressant au personnage qui était venu ouvrir, veuillez excuser notre ami ; il est gris jusqu'à la troisième capucine.

Tout à coup un éclair de lucidité traversa l'ivresse de Schannard ; il venait de lire sur sa porte cette ligne écrite avec du blanc d'Espagne :

Je suis venue trois fois pour chercher mes étrennes.

"PHÉMIE."

— Mais si, mais si, au fait, je suis chez moi ! s'écria-t-il ; voilà bien la carte de visite que Phémie est venue me mettre au jour de l'an. C'est bien ma porte.

— Mon Dieu ! Monsieur, dit Rodolphe, je suis vraiment confus.

(A continuer.)

LE GROGNARD

MONTREAL, 15 DEC. 1883

LES MAISONS DE PENSION

Une ligne contre les maisons de pension ! — Congrès d'étudiants — Abus commis par des maîtresses de pension — Effroyables détails — L'ordre social menacé — Le colonel Labranche chargé de veiller à la tranquillité publique — Un cadavre dans la rue Sanguinet — Excitation générale — Etat de la question.

Il s'est passé cette semaine à Montréal une série d'événements graves qui a failli rappeler les plus mauvais jours de la lutte des orangistes.

Mardi matin, au lever du jour, plusieurs policemen qui étaient de tournée dans les rues Craig, St Constant, des Allemands etc., ont aperçu sur les murs d'immenses placards ainsi libellés :

PLUS DE FRICASSÉES !!!

PLUS DE CHIARD !!!

Ligne contre les maisons de pension !

Frères !

Etudiants !!

Martyrs des boarding-houses !!!

Levez-vous ! affamés ! au moment

des fêtes présentes ! quand autour de

tables chargées des mets les plus succu-

culents le monde entier est plongé

jusqu'au cou dans des réjouissances

pantagruéliques, nous laisserons nous

mourir de faim pour encourager la

rapacité des maîtresses de pension ?

Non ! que tous les pensionnaires de

la Cité, qui crèvent de faim comme

nous, se joignent au Congrès ! Ren-

dez vous ce soir à huit heures.

Pas d'abstentions ! Le droit est

pour nous ! Serrons nous les coudes

et... le ventre.

LE COMITÉ

Ces affiches éditieuses furent immédiatement arrachées par les agents en même temps qu'un rapport était en toute hâte au chef de la police, ce qui n'empêchait pas le congrès d'avoir lieu le soir, dans une salle de la rue Craig où plus de trois mille personnes étaient présentes.

LE CONGRES

La séance a été excitée et des plus houleuses. Tous les assistants, étudiants, commis, voire même avocats, à l'aspect décharné et aux membres amaigris veulent déposer en même temps leurs griefs. Le président a grand peine à rétablir l'ordre. On sent qu'il va se passer quelque chose de grave, de sanglant peut être ! car la faim est mauvaise conseillère.

Le président agite la sonnette, et, profitant d'un moment de calme, annonce qu'il va lire le résumé d'un volumineux dossier placé devant lui. Ce sont, dit-il, 2871 plaintes contre les maisons de pension. (*sensation prolongée.*)

Il rend compte ainsi de faits incroyables, pour sa part dit-il, sa maîtresse de pension lui sert un rosbief dur comme du bois, qui le mardi devient bœuf à la mode, puis se transforme en hachis, en fricassées pour finir en pâté. Il a voulu un jour de-

mander timidement du poulet et on l'a fourré à la porte.

Un membre très influent, étudiant en droit, bien connu pour ses démêlés sur les *boarding houses* assure qu'on j'tait dans son potage des poudres pharmaceutiques pour lui couper l'appétit—une autre maîtresse de pension trouvait encore plus économique de donner à ses pensionnaires au moment de prendre leur repas l'énumération de toutes ses infirmités physiques, à seul fin de les dégoûter—d'autres, mettent des cheveux dans les plats pour arriver au même but.

Un jeune homme de bonne famille réduit à l'état de squelette par les privations, se lève et déclare qu'il veut un exemple terrible, et qu'une maison paiera au moins pour les autres ; il propose donc d'aller sauter une maison de pension ne la rue St Denis, rendus célèbre par la manière inouïe dont elle prétend nourrir les infortunés qui leur paye leur pension d'avance

Cette proposition est accueillie par des applaudissements et des protestations. Le président supplie l'assemblée de ne pas se laisser aller à des excès.

Un orateur s'avance et demande si ces arbres n'ont pas raison d'être quand on songe au mal extrême qu'ont la plupart des maîtresses de à se faire payer ?

Cet imprudent orateur est immédiatement haé, il est obligé de se retirer et gaga à grand point une petite porte dérobée.

L'agitation à ce moment est à son comble, plusieurs étudiants affamés parlent de dévaliser une boulangerie.

Après plusieurs votes passés dans le plus grand tumulte les résolutions suivantes sont prises :

1 Comité permanent pour la défense du droit des pensionnaires.

2 Défense désormais aux maîtresses de retenir les effets des pensionnaires insolvables.

3 Abolition de la fricassée.

4 Affichage public des maîtresses de pension coupables de malversations envers leurs pensionnaires.

5 Serments pris par les assistants de réclamer tous le 2 janvier à 6½ au moment de se mettre à table " de la dinde " sur l'air des Lemptions — et cela pendant un quart d'heure, ce chant devant se répéter tous les jours jusqu'à l'apparition de la dinde demandée ou jusqu'à l'abrutissement complet de la maîtresse et de quel que autre membre de sa famille.

L'assemblée se sépare alors dans la plus vive excitation ; Le président recommande encore la sagesse et l'ordre.—On se disperse par petits groupes.

L'ASPECT DES RUES

Est calme. Le colonel Labranche parcourt la voie publique avec trois hommes pour veiller à la sûreté générale.

UN CRIME

En ce moment le bruit se répand qu'on a trouvé un cadavre dans la rue Sanguinet. On craint une réprésaille, car chacun sait que là une des rues de Montréal qui a le malheur de posséder le plus de maisons de pension. Le Colonel s'A dirige en toute hâte avec sa patrouille.

UNE OVATION TRIOMPHIALE

Est faite alors dans la rue Craig à Mr M. F... l'étudiant en droit bien connu qui a consacré sa jeunesse entière à entreprendre une lutte acharnée contre les maisons de pensions ! lutte où il a été souvent victorieux ! On apprend sur ces entrefaits qu'il n'y avait pas de cadavre rue Sanguinet. Sa patrouille, après bien des recherches, n'ayant mis la main que sur un vieux rat mort et un ivrogne endormi au d'un bec de gaz.

Les groupes a'ors se sont dispersés petit à petit dans les bars rooms envahissants et à minuit, tout était rentré dans le calme.

Nous ne pouvions laisser passer sous silence des événements aussi graves, et qui peuvent le devenir encore d'avantage ; car la ligne est résolue à agir vigoureusement. Tout nous fait donc croire que l'âge d'or des maîtresses de pension pourrait avoir sa fin devant le réveil des pensionnaires affamés.

Nous tiendrons en tout cas nos lecteurs au courant de cette question sociale qui intéresse toute une partie de la population.

M'ORY

LES SOUHAITS DE BONNE ANNEE.

Voici la nouvelle année, et avec elle, les souhaits, les cadeaux, les visites, les embrassades, les bons diners, les indigestions !

Chacun se souhaite mutuellement une foule de prospérités, des entreprises avantageuses, un héritage imprévu — car souhaiter ne compte pas grand chose—mais allez seulement demander à celui qui vous fait ces vœux magnifiques de vous prêter un écu, et vous verrez comme il vous rœuvra !

Car hélas ! le monde n'est pas beaucoup meilleur le 1er Janvier que les autres jours ; il y a peut-être un peu plus de baisers hypocrites et de flacons débouchés—voilà tout.

Un des agréments de cette journée terrible, c'est la tournée des visites —travail d'Hercule ! qui consiste à partir le matin du faubourg Québec pour arriver le soir au quartier St Joseph, en s'arrêtant cinq à six fois dans chaque rue pour aller faire chez des personnes de connaissance le souhait traditionnel.

Et si vous n'avez pas l'estomac de Gambrius qui avalait, dit-on, douze plates de bière pendant l'Angelus sans être incommodé, vous risquez fort de commencer votre année en vous frottant en guise d'étreunes une brosse de la grande espèce.

Certain philosophe disait à l'un de ses amis un soir de ce grand jour : " Si tous les vœux qui se sont formés aujourd'hui venaient à arriver, le paradis terrestre serait enfoncé ! "

Quant à nous ! que pourrions nous souhaiter pour l'intérêt général ?

—Que le gaz coûte moins cher ! que les rues de la ville soient plus propres ! que les deux universités rivales deviennent unies comme les frères Siamois ! que Mousseau maigrisse ! que chacun fasse fortune ! que personne ne se tienne heureux !

Mais hélas ! tout cela est impossible !

Un peu de bonheur—pas trop de misères durant l'année à venir, amis lecteurs, et vous ne devrez pas vous plaindre.

Car demander beaucoup, c'est rien n'obtenir—désirez peu et vous aurez quelque chose !

C'est pourquoi nous ne voulons pas vous faire de trop beaux souhaits cette année ! qui sait ! cela vous portera peut être bonheur !

En tout cas c'est la notre vœux plus sincère.

M'ORY

UN BON MARI

Depuis trois semaines Madame B... dont le mari est commis voyageur entre deux fois par jour au bureau central de la poste et s'informe s'il a des lettres à son adresse. Elle est au comble du gauchissement et est dévorée par la plus vive anxiété au sujet de son époux qui voyage dans les provinces du golfe depuis un mois. Il lui avait promis de lui envoyer l'argent toutes les semaines.

Hier matin elle était au comble de la joie lorsqu'elle reçut une carte postale de son bien-aimé. Elle s'approcha du calarifère et se mit à lire l'missive qui était rédigée comme suit :

„ St Jean, N. B. 27 décembre
Chère femme. Je t'envoie \$20 avec la présente pour les dépenses du Jour de l'An, mais vois-tu si j'éprouvais un bill de \$20 après cette carte quelqu'un pourrait l'enlever et y substituer un billet peu X. Lorsque je retournerais à la maison tu serais prisonnière.

B...

Madame B... recommença la lecture de la carte et ses paupières s'humectèrent lorsqu'elle se dit d'un air rêveur.

— Le cher homme ! C'est le meilleur mari du monde. Peu de mari aurait pu avoir la même idée. Je ne connais pas la différence entre un billet de banque et un mauvais coup, mais il pense à tout, le chéri ! J'aurais pu passer la nuit prochaine en prison. Je vois maintenant comme je me suis échappé belle. Je suis allée passer l'année chez ma belle-mère avec mes deux enfants pendant le temps des fêtes !

L'autre jour, un de nos amis, promenant dans le petit cimetière St... aperçut sur une tombe cette inscription surprenante : " A Denis sa veuve consolable."

Notre ami questionna le fossoyeur qui lui raconta que la veuve de Denis T. avait fait d'abord graver sur la tombe de son mari qu'il était consolable ; puis, ayant eu le cœur touché par la bonne tenue de ses gars et l'ayant épousé, le mari jaloux rétrospectivement fit gratter les deux premières lettres du mot inconsolable.

Ce qui fut fait.

Les domestiques.
Madame. — Surtout, Victoire, mettez pas trop de vinaigre dans le saladin.

Victoire — Ah ! madame peut-être tranquille ; je ne l'aime pas !

Dialogue entendu sur le boulevard :

— C'est toi ? je suis bien aise de te rencontrer... Parbleu ! tu vas me prêter cent francs.

— Tiens ! tu n'es pas gêné !
Mon Dieu ! si... C'est même possible que...